TEMPERATURE

Du 13 octobre 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	80	27
Midi.....	84	29
3 P. M.....	82	28
6 P. M.....	82	28

Sur la Levée.

A la grande joie de notre population en général, et de nos hommes d'affaires en particulier, tous les travaux ont été repris sur la levée et à bord des navires de toute grandeur qui stationnaient, inactifs, depuis trop longtemps dans notre port.

L'activité règne partout, depuis Southport jusqu'à Chalmette.

C'est là un heureux événement que personne n'osait espérer il y a quarante huit heures à peine et qui semble, à l'heure qu'il est, extrêmement simple. A parcourir nos levées du haut en bas et de bas en haut, on ne se douterait jamais de la terrible crise que nous venons de subir. L'ordre le plus parfait règne partout. Un seul détail à relever et dont on ne peut que féliciter cette population d'ouvriers—c'est l'activité qui est plus grande qu'à l'ordinaire. Chacun, après être rentré à son poste, ne vise qu'à regagner le temps perdu et à réparer les dommages encourus.

Quand on songe que, durant toute cette lutte qui a duré si longtemps et a causé tant de gêne, pour ne pas dire tant de souffrances, il ne s'est pas commis un seul excès condamnable, et que l'ordre n'a pas été un seul instant sérieusement menacé, on reste véritablement émerveillé, et l'on ne trouve pas de termes pour louer dignement la prudence, la sagesse, en même temps que la fermeté de ceux qui ont conduit toute cette malheureuse affaire.

Restait alors la question des travailleurs du dehors que l'on avait fait venir de St-Louis et qu'il fallait renvoyer chez eux. Il y avait là un double danger à éviter: soit un conflit entre nos autorités et ces étrangers, soit une lutte entre les nouveaux venus et les travailleurs de notre port. On y est parvenu, d'une part en isolant les étrangers sur leur navire: d'autre part en leur accordant le salaire qui devait leur revenir. Ils sont partis sans bruit, sans désordre, comme ils étaient venus. Passe le ciel que l'on n'ait plus désormais l'occasion de les rappeler.

France et Italie.

Tous ceux d'entre nous qui sont au courant des événements accomplis de l'autre côté de l'Atlantique depuis une soixantaine d'années, savent la part à la fois glorieuse et bienfaisante qu'a prise la France à l'affranchissement de l'Italie, redevenue, du jour au lendemain, une puissance de premier ordre. Aux yeux des politiques sensés et des honnêtes gens, il devait en résulter entre les deux pays une amitié profonde et un rapprochement durable.

Il n'en a rien été. Sous nous ne savons quelle influence occulte et néfaste, la discorde s'était glissée entre la République Française et le gouvernement italien, que la communauté des origines, des intérêts et du langage engageaient si puissamment à s'entendre.

Au lieu d'une alliance latine, à laquelle tout le monde s'attendait, on vit se former une union contre nature entre des nationalités qui, ennemies la veille, étaient divisées par des souvenirs pénibles, humiliants même parfois.

Cet état de choses étrange dura bien des années, quoiqu'on eut bien de la peine à comprendre sur quelle base pouvait reposer cette alliance, mais peu à peu les nuages se dissiperent à l'horizon. La lumière se fit dans les esprits et les anciennes relations cordiales entre les deux puissances voisines se rétablirent.

Ce rapprochement s'opere sous les formes voulues à notre époque, l'arbitrage d'un côté, les visites de l'autre.

L'arbitrage nous est venu d'où nous ne devions guères l'attendre, de la Russie, la plus intransigeante, la plus absolutiste de toutes les puissances. On sait que le tribunal d'arbitrage de La Haye est l'œuvre du Tsar.

Quant aux visites princières, elles se poursuivent avec un succès qui dépasse toutes les espérances.

Voici venir à Paris le Roi et la Reine d'Italie, et ils y seront de la part des populations françaises l'objet de la plus éclatante comme de la plus cordiale des réceptions.

Quant au traité d'arbitrage, il n'est pas encore signé, mais il ne tardera pas à l'être.

LES Souverains d'Italie en France.

Le bureau du Conseil municipal de Paris s'est réuni sous la présidence de M. Deville, pour régler les détails de la réception du roi et de la reine d'Italie.

Il a été décidé que la réception serait aussi brillante que possible, et le vœu a été émis que le protocole accorde un plus grand laps de temps pour que la visite ait toute sa solennité. Le temps fixé est, en effet, de vingt minutes. C'est peu pour bien faire les choses.

Leurs Majestés seront reçues, en bas de l'escalier aménagé devant la porte centrale, par M. Deville, accompagné du préfet de la Seine. Le cortège traversera la salle des Prévôts, et se rendra dans la cour centrale, transformée en jardin d'hiver, avec profusion de chrysanthèmes et de lampes électriques. C'est là que seront prononcés les discours.

Puis, le cortège se reformera et, précédé des huissiers de la Ville, montera le grand escalier d'honneur de droite, traversera la salle des fêtes et la salle à manger. Dans le salon des Arcades, sera dressé le buffet appuyé au fond, de façon que le roi et la reine puissent, des fenêtres, voir le coup d'œil de la place de l'Hôtel-de-Ville. M. Deville lèvera son verre à la santé de Leurs Majestés.

On sortira alors du salon des Arcades et on se dirigera dans le cabinet du préfet de la Seine. Ce cabinet constitue une des plus belles pièces du monument municipal, le plafond surtout est merveilleux. C'est là que Victor-Emmanuel et la reine Hélène seront successivement invités à apposer leur signature sur le parchemin, qui ira prendre place, après la cérémonie, dans le Livre d'Or.

Puis, par le couloir du Conseil et le salon Chéret, le cortège regagnera l'escalier d'honneur de gauche, qu'il descendra. Il n'y aura plus alors qu'à repasser par la cour centrale et la salle du Prévôts pour quitter l'Hôtel de Ville.

La réception sera strictement privée. Y assisteront seuls: les conseillers municipaux et généraux, M. Lépine, M. de Selves et les hauts fonctionnaires des deux préfectures.

Les gardes municipaux feront le service d'honneur à l'intérieur du monument. La musique de la garde se tiendra dans la salle des Prévôts; il y aura de plus, un orchestre dans le salon des Arcades.

Une grande réception sera donnée le lendemain samedi, en l'honneur de la colonne italienne. Les salons garderont la même décoration que pour la visite du roi. Y seront invités, non seulement les Italiens habitant Paris, mais aussi les personnes de marque venues pour assister aux fêtes franco-italiennes.

Il y aura trois concerts pendant cette réception qui commencera à neuf heures et demie: dans la grande salle des Fêtes, où des places seront réservées aux personnages officiels, dans le salon des Arcades et dans la salle des Prévôts. Il sera lancé cinq mille invitations. Il est probable que le double au moins de demandes vont pleuvoir, dans le cabinet du syndic.

Le 15 octobre, jour de l'arrivée du roi et de la reine d'Italie, tous les édifices municipaux seront pavoisés aux couleurs franco-italiennes et illuminés. La place de l'Hôtel-de-Ville sera décorée de portiques aux motifs lumineux.

Ajoutons que le syndic du Conseil municipal, M. Bellan, fera parvenir tous les matins à S. M. la reine d'Italie, durant son séjour à Paris, une gerbe de fleurs des serres de la Ville, en rubannée aux couleurs de Paris. Les rubans porteront, brodées, les armes de la Ville.

La question du cadeau à offrir à S. M. Victor-Emmanuel a été aussi agitée, mais aucune décision n'a été prise. On sait seulement que ce ne sera pas une coupe comme celle offerte au roi d'Angleterre. A l'Hotel de Ville on n'aime pas à se répéter—dans les cadeaux.

DÉCENTRALISATION.

On dit que Pie X étudie en ce moment un projet de réforme dont il eut l'occasion de reconnaître la nécessité pendant qu'il était patriarche de Venise. Il constata donc qu'il était nécessaire de réagir contre une centralisation excessive de la catholicité à Rome; que cette centralisation avait de graves inconvénients, et que, dans bien des diocèses, elle faisait de l'évêque un simple sous-préfet ecclésiastique.

Nous savons que les cardinaux étrangers venus à Rome pour le Conclave se prononcèrent presque tous pour la nécessité de réagir contre cette centralisation dont les effets avaient été assez regrettables dans les dernières années du pontificat de Léon XIII où toute la direction des affaires religieuses s'est trouvée confiée aux congrégations romaines.

Il en est résulté qu'aujourd'hui les dossiers encombrent les congrégations, que les cardinaux, gens d'ordinaire âgés, sont débordés et quelquefois perdent un peu la tête au milieu de l'encombrement. De guerre lasse, ils confient alors le soin d'étudier les pièces et les dossiers à des consulteurs qui ne sont pas toujours des personnes compétentes.

Les mêmes plaintes ont été formulées par les cardinaux archevêques italiens.

On a cité certaines congrégations pour exemple: entre autres celle du Concile où se traitent les intéressantes questions de nullité de mariage et on a rappelé à ce propos de véritables scandales. Ainsi, il a été prouvé que des fidèles ayant eu recours aux congrégations en ont parfois emporté la conviction que les raisons les meilleures échouent souvent devant la raison du plus fort.

Les cardinaux étrangers ont donc profité de leur présence à Rome pour discuter avec d'autres questions intéressant l'administration générale de l'Eglise le problème d'une décentralisation prudente et graduelle. On affirme que le cardinal archevêque de Venise partageait cette manière de voir. Les cardinaux de curie naturellement n'ont pas cru devoir s'associer à cette sorte de manifestation.

Mais ce que le patriarche de Venise voyait comme cardinal peut-il le voir aujourd'hui de la même façon comme pape?

Certes, si Pie X entreprend une réforme de cette envergure, il rencontrera une forte résistance de la part des centralisateurs romains lesquels ont tout intérêt à conserver le système actuel.

Aujourd'hui, que Pie X est devenu le pivot même de cette centralisation, cédera-t-il au courant contraire, pour se lancer en des innovations qui peuvent sembler opposées au caractère d'immobilité de l'Eglise romaine? Voilà ce qu'il faut se demander.

Le portefeuille nécessaire.

Nous nous plaisons à croire que M. Pelletan goûtait la joie d'être ministre. Il nous semblait que cette situation fort avantageuse lui devait agréer, dit le "Journal des Débats".

Cela nous consolait de le voir s'acquitter de sa tâche si impartialement; nous nous disions: "Il est heureux, c'est déjà quelque chose!...."

Eh bien! non, il n'est même pas heureux! Le portefeuille dont nous le gratifiâmes l'ennuie et voilà tout. A Albi, il s'est écrié: "J'en dirais plus long, si je n'étais retenu par ce maudit portefeuille...."

Ce maudit portefeuille? Mais alors, qu'est ce qu'il lui faut?

Maudit, le portefeuille que nous lui avons donné? Que pouvions-nous lui donner de mieux? Le plus gentil contribuable du monde ne voit pas trop ce qu'il pourrait imaginer de plus délicieux qu'un portefeuille comme cadeau à faire à un politicien.

Ce portefeuille le gêne, le "retient"? A vrai dire, nous étions loin de nous en douter. Nous nous figurions que M. Pelletan, ministre, ne s'était pas astreint à de tels protocoles qu'il en dût éprouver de l'ennui. Il n'a pas modifié sa tenue, sa coupe de barbe ni sa coiffure. Il a conservé ses habitudes; il fume, au ministère, la même pipe que devant; il s'y fait monter, aux heures agréables, ses consommations favorites. Il y a amené son camarade, son vieux Tissier de prédilection; et tous les deux y continuent, dans le confort, les anciennes causeries dont la liberté est le charme. Même, il n'a pas modifié son style, : car il écrit aux amiraux de bons billets désinvoltes et outrageants où il s'exprime sur leur compte à peu près comme jadis, étant journaliste, il traitait des compagnies de chemin de fer antipathiques.

Alors quoi? Qui l'empêche d'être heureux? Qui entrave son indépendance? Comment souffre-t-il de ce portefeuille que nous lui avons gracieusement donné?

Sans ce "maudit portefeuille", il parlerait davantage? Il parle, cependant, beaucoup. Il parle quasi tous les dimanches, au Nord et au Sud, à l'Est et à l'Ouest, dans les ports et ailleurs, partout où l'appelle un festin préparé pour lui. Et il ne s'en tient pas aux choses de son ministère. Mais il aborde la politique générale, et le reste aussi. Même il ne prépare pas son discours; il se livre à cette sorte d'inspiration que l'on nomme aujourd'hui, en langage de gouvernement, la chaleur communicative des banquets. Il dit tout ce qui lui passe par la tête; et jamais ses auditeurs ne s'étaient aperçus qu'il se fît violence pour ne pérorer point à tire-larigot.

Ah! que serait-ce donc, si le "maudit portefeuille" ne le retenait pas?.... C'est à frémir!

Donc, qu'il le garde, ce portefeuille qui le retient. Il faut qu'il le garde,—en dépit de mille et mille inconvénients!—parce que, sans portefeuille, où en arriverait-il?....

Boiseries artistiques.

On vient de retrouver, au Garde-Meuble, à Paris, toutes les boiseries d'un salon qui avait été commandé par Louis XIV aux plus habiles artistes décorateurs du Grand siècle.

Ces boiseries, dont les sculptures sont d'une finesse incomparable, forment quarante et un panneaux à cinq caissons chacun. Il y a quatre motifs décoratifs: la Couronne de lauriers, la Lyre, l'Ecu de France et un Trophée royal, tous surmontés du Soleil de Louis XIV.

Ces boiseries sont peintes en blanc et munies de toutes leurs ferrures du temps.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE

La troupe Baldwin Melville fait merveille au Grand Opera House dans "Mam'zelle Enemy", un des drames les plus émouvants qui aient amusé ou ému la scène. M. Lester Lonergan s'y fait bruyamment applaudir en compagnie de Mlle Montgomery et de Mlle Parker.

"Mam'zelle Enemy" est peut être le plus succès de la saison au Grand.

THEATRE TULANE.

L'apparition de De Wolf Hopper dans "Mr. Pickwick", où il remporte le principal rôle, a été le véritable événement de la semaine dramatique à la Nouvelle-Orléans.

Aussi la foule se porte-elle depuis avant-hier au Tulane, qui fait salle comble à chaque représentation.

C'est la charmante miss Clark qui le donne la réplique.

THEATRE CRESCENT.

Quels joyeux comédiens que Murray et Mack! grâce à eux, la pièce "A night on Broadway" double encore de valeur. Ils sont d'ailleurs entourés d'habiles artistes, de choeurs qui sont pleins d'entrain. Il y a dans cette comédie une quantité de couplets qui se font applaudir bruyamment et redoublent le succès de la soirée.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Très varié, cette semaine, le programme de l'Orpheum. A côté de Miss Pauline Hall, une cantatrice d'un rare mérite, brille Lou Hawkins, un minstrel de talent.

Le public applaudit aussi chaleureusement le grand magicien Léon, le trio de danseurs Fleury et la compagnie Dickson.

On sait qu'il y a matinée tous les jours à l'Orpheum.

L'ESPRIT DES AUTRES

Au restaurant des Vrais Camarades.

—Voici les mois en r, la saison des huîtres. A propos, regarde donc comme Stéphane a l'air satisfait en dégustant sa douzaine!

—C'est un homme qui se gobe.

L'heure des aveux.

—Le député—Voyons, tolérez-vous le budget des cultes?

Le ministre—Je professe plutôt le culte du budget.

Dans une station thermale, l'impresario a décidé de donner "Orphée aux Enfers."

Afin de rajeunir le titre, qu'il trouve un peu vieillot, il fait carrément afficher:

ORPHÉE

ou

"Les Enfers sont les Enfers."

Conseil Municipal.

Séance régulière hier soir sous la présidence de M. McRacken.

MESSAGE DU MAIRE.

Mairie de la Nouvelle-Orléans, le 13 octobre 1903.

Aux membres du Conseil.

Je vous transmets les documents suivants:

Rapport hebdomadaire du commissaire des édifices publics, du 5 au 12 octobre 1903.

Note du même fonctionnaire demandant un crédit de $1500 pour l'achat de lits de camp et de couvertures.

Pétition de Benjamin McNulty qui demande le paiement de son salaire comme mécanicien de l'ascenseur du palais de justice.

Avis de la commission d'incendie annonçant l'expiration à la date du 15 décembre 1903 du terme de fonctions de l'honorable Herman Miester.

Proposition de M. W. L. Shepard soumettant l'offre de M. Charles Fuse pour la vente d'une propriété portant le numéro 525 de la rue Magazine devant être employée comme poste de pompiers, au prix de $3,000.

Pétition de résidents et contribuables du voisinage de la rue Ste-Marie et de la place Camp pour l'installation d'une lampe électrique.

Je vous transmets également le rapport de la commission d'enquête sur la Maison de Détention, commission instituée conformément à l'ordonnance numéro 1974.

Rapport de l'ingénieur de la ville sur le même sujet.

Note du Bureau des Eaux et Egouts incluant une résolution dudit bureau acceptant la soumission de Casachis et Cie pour la construction d'égouts avant le pavage dans les rues désignées au prix $26,214.50.

Respectueusement,

PAUL CAPDEVIELLE,
Maire.

Le message du maire est reçu.

Après la lecture des rapports des fonctionnaires et des comités le conseil adopte les ordonnances suivantes:

Ordonnance relative au pavage de la rue Baronne, de l'avenue Howard à la rue Philip.

Ordonnance permettant à E. Duplain d'ouvrir un débit de liqueurs au numéro 813 de la rue Decatur.

Ordonnance permettant à Brooks et Cie d'ouvrir un débit de liqueurs à l'angle des rues Perdido et Broad.

Ordonnance permettant à D. Mercier et Fils de poser un tuyau d'égout reliant la Maison Blanche, à l'angle des rues Canal et Dauphine, au tuyau d'égout du Macheca Building.

Aux affaires nouvelles M. Frantz propose de réélire M. Herman Miester membre de la commission d'incendie, dans laquelle il représente le 3me district.

MM. Carey, Moss et Cucullu font l'éloge de M. Miester, qui est réélu à l'unanimité.

Le clerk du conseil donne alors lecture du rapport de la commission d'enquête sur la construction de la Maison de Détention.

La commission a divisé son rapport en quatre parties: plans, construction, contrats et extension de temps.

Pour les plans et devis la commission dit qu'ils ont été mal préparés, d'une façon incompétente et qu'il en est résulté un édifice malsain et peu sûr.

Pour la construction la commission dit que les fondations sont trop faibles, et qu'elle ne comprend pas comment une pareille erreur a été commise.

D'ailleurs, elle dit que d'une façon générale tout est défectueux et qu'elle ne saurait trop hautement condamner un pareil travail.

A propos des contrats la commission expose des surcharges faites par l'ingénieur de la ville pour divers travaux supplémentaires.

La commission dit ensuite que le conseil a trop facilement accordé des extensions de temps et qu'il en est résulté des inconvénients et des pertes pour la ville.

Le rapport de la commission est reçu.

Lecture est ensuite donnée d'un long mémoire de l'ingénieur de la ville, M. Hardee, qui déclare qu'il doit s'occuper de nombreuses affaires étrangères à sa profession, qu'il a besoin en particulier d'un architecte de premier ordre. Pour la Maison de Détention il a requis les services de M. Charlton. En conséquence, il rejette toute responsabilité sur ce dernier en ce qui concerne la construction.

M. Hardee conclut en disant qu'il a travaillé consciencieusement.

M. Shields propose de remettre le rapport de la commission et l'ingénieur de la ville pour qu'il fasse remédier aux défectuosités signalées, attendu qu'il reste suffisamment d'argent à verser sur le contrat pour couvrir les frais.

Il est décidé, après une longue discussion, de remettre le rapport à un comité spécial comprenant le maire, l'ingénieur et les membres du comité des édifices publics.

La lecture des affaires nouvelles terminée la séance est levée.

Pluie diluvienne en Angleterre.

Presse Associée.

New York, 13 octobre.—Bien que le mauvais temps régnant en Angleterre ne soit pas à comparer à celui de New York, la perspective devient sérieuse, d'une dépêche de Londres au Herald.

La pluie avait un peu diminué à Londres, mais elle arrive rapidement au point le plus élevé que on ait vu depuis que le bureau météorologique a été établi en 1866.

Les rivières sont hautes partout et dans bien des endroits elles ont débordé. Le trafic des chemins de fer a été entravé et plusieurs villes ont été très incommodées par les inondations. Des pertes de grain sont signalées dans le Yorkshire et des rapports de inondations générales arrivent du nord de l'Angleterre.

Passagers de marque.

Presse Associée.

New York, 13 octobre.—M. et Mme W. K. Vanderbilt, F. Marion Crawford, le prince Louis, Booker T. Washington et H. H. Porter, de Pittsburg, sont arrivés ici sur le steamer Kaiser Wilhelm II, de Brême, Southampton et Cherbourg.

Feuilleton

DE

L'Abeille de la N. O.

No 96 Commencé le 24 juin 1903

LES Deux Frangines

Par PIERRE DECOURCELLE

TROISIÈME PARTIE.

RENTRÉE AU BERCAIL.

VII

Suite

Alors elle courrait chez M. de Fargeroles et lui confierait cet inestimable dépôt.

Mais Michel n'avait besoin que de quelques secondes pour s'en emparer, tout espoir serait alors irrémédiablement perdu!

Vingt idées traversèrent comme un éclair le cerveau de la malheureuse.

Elle songea à cacher le portefeuille dans un meuble, sous une pile de linge.... A enfermer les lettres entre les feuillets d'un livre ..A soulever une lame du parquet avec ses ciseaux pour l'y enfouir.

Mais un hasard pouvait déceler son existence et la livrer à Michel.

Si elle la replaçait simplement où elle l'avait trouvée, parmi la correspondance de Mme Savelli?....

N'y avait elle pas été en sûreté jusqu'alors?

Mais non! Elle en aurait sans doute besoin rapidement.

Il lui serait impossible d'emporter cette cassette embarrassante sans attirer l'attention de Cartigny, et elle pouvait être trop pressée par les événements pour avoir le temps de courir y chercher le papier vengeur.

Clarisse mettait son pauvre cerveau à la torture pour trouver une meilleure cachette.....

Elle cherchait, cherchait encore, enfiévrée, et abandonnant un projet à peine conçu pour en examiner un autre....

Autrefois, Clarisse, dont l'imagination était toujours en éveil, lisait beaucoup.

Elle se rappelait ce conte d'Edgar Poe, où l'on bouleverse une maison, où l'on détruit des murailles pour chercher une lettre introuvable qui est audacieusement et simplement fichée à la glace d'une cheminée comme le plus insignifiant des papiers.

—Mais, somme toute, se demandait Clarisse, n'y avait-il pas folie de sa part à envisager des éventualités qui n'avaient aucune raison pour se produire?

Pourquoi se laissait elle envahir par des terreurs puériles, puisque Michel ne savait rien?

L'aveugle ne pouvait pas plus soupçonner l'existence de cette lettre que la Poivrotte ne la soupçonnait elle même quelques minutes auparavant.

Il était persuadé que cette éblouissante confession avait été brûlée par lui à Vélizy.

Sans cela, ne l'aurait il pas reprise,— et bien anéantie, cette fois, sans que Clarisse pût jamais se douter de la vérité?

N'importe! Il fallait se défier du hasard, et prendre toutes les précautions pour que ce portefeuille échappât à toutes les investigations.

Maintenant qu'elle était en possession de ce trésor, Clarisse se méfiait d'elle même autant que de Cartigny.

Elle craignait de ne pas posséder une force suffisante de dissimulation.

Un mot imprudent n'allait il pas la trahir?

La joie même qu'elle éprouvait à sentir en son pouvoir la preuve de l'innocence de Davenele, et la certitude que le coupable paierait son crime ne percerait-elle pas, malgré elle, sous ses paroles, dans son attitude au cours des rapports quotidiens qu'elle était obligée d'avoir encore avec Michel?

Une cachette sûre!....Était ce donc impossible à trouver?

Elle cherchait toujours avec le même acharnement.

Son visage ruisselait de sueur.

Il était tard.... Des portes s'ouvraient et se fermaient.

Des joueurs commençaient à quitter l'hôtel.

Bientôt, le salon allait être désert.

Soudain, les yeux de Clarisse brillèrent.

Sa main palpait le dessous du canapé sur lequel elle était assise.

Des sangles le garnissaient s'entre croisant les unes sur les autres.

La Poivrotte avait encore un instant à elle.

Laverdac, après la fin de la partie, restait toujours un certain temps à régler les comptes.

Clarisse retourna le canapé sens dessus dessous.

Dans l'office, à côté du corridor où donnait sa chambre, il y avait une boîte à outils.

Sur la pointe des pieds elle y courut, l'ouvrit, y prit une pince et un petit marteau.

Une fois en possession de ces objets, elle arracha doucement deux des clous qui fixaient une des sangles au bois du meuble.

Elle mit ainsi à nu un des ressorts en spirale qui composaient la garniture du siège.

Dans le bas de ce ressort, elle insinua, entre les deux cercles de laiton, le portefeuille.

Puis, par-dessus, elle appliqua la sangle, mais elle remplaça les deux clous qui la retenaient par deux autres de dimension un peu plus réduite.

Les franges du meuble tombèrent jusque sur le tapis.

D'ailleurs, même en retournant le canapé, il était impossible de soupçonner le petit travail auquel elle venait de se livrer.

Cependant, en s'y asseyant, sans presque faire un mouvement, sa main pouvait, en un clin d'œil, arracher la sangle et saisir le précieux portefeuille.

L'aveugle, s'il lui parlait à ce moment, ne soupçonnerait même pas que son interlocutrice avait bougé.

Clarisse, avec les mêmes précautions qu'elle avait employées pour les prendre, alla remettre à leur place les deux outils dont elle venait de servir si heureusement.

Puis, elle rentra dans sa chambre.

Maintenant, il s'agissait de combiner son plan d'action.

La moindre fausse manœuvre pouvait tout faire échouer.

Il fallait réussir à voir M. de Fargeroles dans un délai aussi court que les circonstances le permettraient.

Clarisse se préparait à se coucher lorsque sa porte s'ouvrit.

Laverdac parut.

Malgré tous les raisonnements qu'elle s'était faits, la femme adultère, à sa vue, ne put dissimuler un frémissement de haine et de colère.

Elle réussit pourtant à étouffer le cri qui allait jaillir de sa gorge contractée.

Cartigny s'assit délibérément sur le canapé.

—Ouf! fit il, c'est bon de se reposer un peu!....Je suis assez content ce soir....La partie n'a pas mal marché.... Eh bien! tu ne viens pas me dire bonsoir?

Il étendit les bras du côté de Clarisse.

Celle ci s'était reculée dans un angle.

—Où donc es tu? reprit.

—Ici.

—Tu t'éloignes de moi. Qu'est ce qui te passe par la tête!.... Une lubie d'ivrognesse, sans doute? Mais bah! Je t'aime comme ça!

—Et moi, répliqua t-elle, je te hais!

—Oh! nous sommes tout à fait dans nos mauvais jours, il paraît....Moi qui venais si gracieusement te souhaiter le bonjour, en me reprochant de n'avoir pas été aussi aimable avec toi, pendant ces derniers temps, que je l'aurais dû!

Clarisse eut un frémissement de honte.

Pourtant, elle se maîtrisa encore.

Il fallait refouler à tout prix la haine qui grondait en elle.

L'aveugle s'était levé et l'avait prise par le bras.

—Excuse-moi, dit-elle, je suis fatiguée.

—C'est bon! C'est bon! fit Michel. Je te laisse! D'ailleurs, il est tard et tu dois avoir envie de dormir.

—En effet.

—Allons! Souhaitons nous le bonsoir comme deux bons époux doivent le faire.

Les deux mains de l'aveugle montèrent jusqu'au visage de la Poivrotte.

—Tiens! fit il avec étonnement tes paupières sont humides. Tu as pleuré?

—Moi! Non, fit Clarisse. Les yeux me brûlaient un peu ce soir. Je les ai lavés.

—Tu as eu raison. On ne saurait prendre trop de précautions avec les yeux....C'est si terrible d'être aveugle! Allons! embrasse moi!

Il approcha son propre visage des lèvres de Clarisse.

La malheureuse lui mit au front le baiser réclamé que Michel lui rendit avec une affectation inusitée de tendresse.

—Là! fit il. Deux tourtereaux je te dis!....A demain!